



La Migration dans la Littérature Persane Extrême-Contemporaine : *Sarzamin-e Noutch* de Keyvân Arzâghi*

Zahra HADJI BABAIE**/Elmira DADVAR***

Résumé— La migration est incontestablement, depuis longtemps, une réalité complexe variant selon l'époque et relève toujours d'une actualité brûlante. Présente, de longue date, dans les études sociales, elle a aussi trouvé une place privilégiée dans les études littéraires. Le thème de la migration apparaît sous différentes formes dans la littérature (l'écriture de l'exil, la diaspora, les situations postcoloniales, etc.). Mais parmi toutes ces formes, la plus importante est celle qui se concentre sur la question de dualité de l'identité. La présente étude essaiera d'apporter des précisions sur cette problématique, tout en approfondissant le problème de la migration. *Sarzamin-e Noutch* de Keyvân Arzâghi constituant le contexte de cette étude, nous permet d'étudier le phénomène de la migration dans une optique extrême-contemporaine. Une méthode incontournable pour l'analyse de ce phénomène est la sociologie qui dévoile ses réalités cachées. Cette étude sera ainsi basée sur la théorie de l'ambivalence carnavalesque de Mikhaïl Bakhtine, qui est selon Pierre. V. Zima à l'origine de la sociologie du texte romanesque, et sur les idées d'Abdelmalek Sayad, sociologue de l'immigration. Et elle étudiera aussi l'effet psychologique de ce phénomène grâce aux stratégies identitaires proposées par Carmel Camilleri.

Mots-clés— Migration, Sociologie, Psychologie, Identité, Littérature.

*Date de réception : 2019/05/10

Date d'approbation : 2019/09/18

**Doctorante, Université de Téhéran, Iran, Email : zhadji@ut.ac.ir

***Professeur, Université de Téhéran, Iran, (auteur responsable), Email : idadvar@ut.ac.ir

I. INTRODUCTION

Le substantif « migration » qui vient du latin *migratio* veut dire selon *Le petit Robert* « déplacement de populations qui passent d'un pays dans un autre pour s'y établir. » Selon Sayad l'immigration et l'émigration constituent les deux faces de la migration. Il considère l'immigration :

« Comme "un fait social total", seule caractéristique, d'ailleurs, qui rencontre l'accord de la communauté scientifique. Et, à ce titre, c'est tout l'itinéraire de l'immigré qui est un itinéraire épistémologique, un itinéraire qui se donne comme situé, en quelque sorte au carrefour des sciences sociales, comme le lieu géométrique d'un grand nombre de disciplines : l'histoire, la géographie, la sociologie, la psychologie et la sociopsychologie et même les sciences cognitives, l'anthropologie sous ses différentes formes, la linguistique, la sociolinguistique, ... ». (Sayad, 1991, p. 9)

De cette façon, de nombreuses productions romanesques se réapproprient les questionnements que suscitent les mouvements migratoires. Cela explique que « la migration est un discours qui produit ses propres modalités d'écriture. » (Albert, 2005, p. 19). En nous référant à l'article d'Elieen Declercq qui a essayé de présenter le meilleur terme qui désigne le phénomène de la migration dans la littérature, nous préférons d'utiliser la notion de « littérature de migration », car cette notion souligne que « ce type de littérature n'est pas le seul fait des migrants, peut également être produite par des auteurs non migrants, s'intéressant par exemple à la thématique de la migration. » (Declercq, 2011, pp. 307-308)

En littérature persane moderne, on est plutôt témoin de la production d'une littérature manœuvrant plutôt sur le côté politique de la migration comme *Mirzâ* (1979) l'ouvrage de Bozorg Alavi qui parle des exilés, mais au fur et à mesure avec le passage du temps et le changement du système socio-politique, on constate que la littérature persane extrême-contemporaine se concentre plutôt sur la figure du migrant décrite par des écrivains non migrants manœuvrant sur la dimension socio-psychologique de la migration. En guise d'exemple, *Sarzamin-e Noutch*¹ (2012) de Keyvân Arzâghi constituant le contexte de notre étude, attire l'attention du lecteur sur la dimension socio-psychologique de la migration volontaire à travers la vie d'un jeune couple émigré, Arash et Sanam.

Il y a trois types de motivations pour émigrer : 1. La préservation (recherche de sécurité), 2. Le développement personnel 3. Le matérialisme (amélioration financière).² Cette étude essaie de comprendre de quelle motivation s'agit-il chez les immigrés de *Sarzamin-e Noutch* ?

Nous allons établir une analyse du roman en même temps sur la théorie de l'ambivalence carnavalesque de Mikhaïl Bakhtine, et sur les idées d'Abdelmalek Sayad (1933-1998), proposées dans ses deux ouvrages ; 1. *La double absence, Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré* (1999), 2. *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité (I.L'illusion du provisoire)* (1991), pour arriver à la réponse des questions suivantes : D'où vient la tendance à l'émigration ainsi que l'expatriation dans certaines couches de la société iranienne ? Comment une œuvre littéraire peut-elle participer à relever les faces cachées de cette réalité sociale ?

Et à travers les stratégies identitaires proposées par Carmel Camilleri dans son livre intitulé *Stratégies identitaires*, nous essaierons de répondre à cette question : Quel est l'effet psychologique de ce phénomène sur les immigrés ? Effectivement, « quelques soient les types de migration, nous pouvons affirmer qu'il existe certainement une forte relation entre la santé mentale et les migrations. » (Collomb et Ayats, 1962, p. 574)

Essayant d'établir une comparaison entre le comportement de différents immigrés, on tentera de comprendre : pourquoi certains immigrés n'arrivent-ils pas à s'adapter à la société d'accueil, tandis que ce sont eux-mêmes qui avaient choisi cette migration sans être forcés de quitter leur pays ?

II. LE DEPART-LA REVOLTE

Sarzamin-e Nouch témoigne comment la réalité et la fiction, le social et l'idéologie individualiste se combinent pour qu'un texte littéraire réagisse devant les problèmes socio-historiques.

Dans cette œuvre l'espace prend le devant de la scène, déjà une mise en relief par le titre, *Sarzamin-e Nouch*, qui signifie littéralement « le territoire qui colle ». En effet, les Etats-Unis est le territoire qui a attiré l'attention des personnages de ce roman. Au début de leur migration, les Etats-Unis est leur pays idéal et le bonheur pour eux s'est résumé à y vivre à tout prix.

Le roman commence par l'aéroport de Téhéran où un jeune couple iranien (Arash et Sanam) quitte leur pays pour les Etats-Unis. La description minutieuse des immigrants ayant une tendance forte pour quitter leur pays nous montre comment l'œuvre littéraire représente l'une des crises culturelles et identitaires de la société contemporaine iranienne. On constatera que la migration leur apparaît indispensable pour vivre heureux. C'est ce qui est affirmé par Michel Foucault dans sa conférence intitulée *Des espaces autres* : Il considère que « l'époque actuelle est davantage déterminée par l'espace que par le temps. » (Foucault, 2004, p. 3). En effet, nos personnages pensent qu'en quittant leur pays, ils seront

libérés de toute contrainte. Cette tendance pourrait se justifier psychologiquement, à travers les paroles de Payan³ :

« *Nous pouvons voir dans cette impression d'irréalité une attitude défensive qui mobilise l'énergie psychique du sujet autour des besoins immédiats de survie. Le psychisme a alors recours à des mécanismes de déni de la réalité et de clivage entre les deux pays. Le pays natal est pensé comme lieu de 'torture' alors que le pays d'accueil se trouve idéalisé. Comme dans un rêve, l'exilé semble ne percevoir aucune limite* » (Payan, 2010, p. 179)

En Iran tout était à la disposition d'Arash et Sanam pour avoir une vie aisée, mais ils ont décidé de quitter leur pays *primo* sous prétexte qu'ils n'ont pas la liberté individuelle, et *secondo*, accéder à un statut plus élevé en gagnant plus d'argent :

« [...] *je suis venu ici pour devenir riche, pour étudier dans la discipline que j'aime depuis l'enfance. En Iran, on n'avait pas le droit de choisir notre discipline préférée. Au concours, j'étais accepté dans le génie civil, je devais étudier pendant quatre ans des nombres et des chiffres : enfin, je suis devenu ingénieur involontairement tandis que j'aimais devenir médecin.* » (Arzâghi, 2012, p. 40)

Ce départ pour un pays étranger pourrait ainsi être considéré comme un mouvement contestataire : « Réfléchir sur l'immigration revient au fond à interroger l'État, à interroger ses fondements, à interroger ses mécanismes internes de structuration et de fonctionnement. » (Sayad, 1999, p. 370) Ce constat nous propose d'analyser ce roman à la lumière de la théorie de l'ambivalence carnavalesque de Bakhtine.

Le carnaval se définit comme événement populaire critique dirigé contre le sérieux de la culture officielle. Carnaval pour Bakhtine est une subculture critique, dont les rites et les activités mettent en question la morale dominante et les normes en vigueur.⁴ De même, on constate que nos personnages immigrés comparent, à toute occasion, leur pays avec tout pays étranger. Tout au long du roman, le narrateur-personnage a essayé de nous montrer de différentes manières la supériorité du pays d'accueil, un pays développé, en comparaison à son pays natal : « Peut-être que l'heure locale est la seule chose dans laquelle Téhéran dépasse les Etats-Unis. » (Sayad, 1999, p. 7) Autrement dit, selon Kristeva, « l'immigré éprouve volontiers une certaine admiration pour ceux qui l'ont accueilli, car il les estime le plus souvent supérieurs à lui-même, que ce soit matériellement, politiquement ou socialement. » (Kristeva, 1989, p. 16)

Dans *Sarzamin-e Noutch*, on est témoin de la déclaration des personnages sur l'aspect non développé de leur pays d'origine et leur réaction est d'une manière contestataire.

Dans la théorie de l'ambivalence carnavalesque de Bakhtine, « l'idée du carnaval était perçue et s'est manifestée de la façon la plus sensible dans les saturnales romaines, senties comme un retour effectif et complet (quoique provisoire) au pays de l'âge d'or. Les traditions des saturnales sont demeurées vivaces dans le carnaval du Moyen Âge qui, plus pleinement et purement que les autres réjouissances de cette époque, a incarné l'idée de la rénovation universelle. » (Bakhtine, 1965, 1970, p. 15)

Nous mettons ici l'accent sur la « rénovation », car à la recherche de cette rénovation les personnages quittent leur pays qui, selon eux, est un pays non développé. Si « le carnaval du Moyen Âge a incarné l'idée de la rénovation universelle », la migration incarne aussi l'accès à la rénovation, à la modernisation.

Le carnaval met en question le caractère absolu et éternel des valeurs officielles et « se caractérise par l'ambivalence, la polyphonie et le rire » (Zima, 2000, p. 106)

Selon Bakhtine, le carnaval est :

« La figure à double ton qui réunit les louanges et les injures, s'efforce de saisir l'instant même du changement, le passage même de l'ancien au nouveau, de la mort à la naissance. Cette image couronne et détrône à la fois. La seule valeur qu'il admettait était l'ambivalence : la réunion de deux valeurs incompatibles. »
(Bakhtine, 1965, 1970, p. 168)

L'ambivalence prédomine le roman d'Arzâghi. Arash, le personnage-narrateur, est un actant ambivalent ayant des comportements contradictoires ; il a des sentiments ambigus, bien qu'il ait quitté son pays et qu'il le mette toujours en question, il n'est pas à l'aise aux États-Unis, son Eldorado : « [...] j'ai un étrange sentiment. La peur, la joie et l'angoisse ont fait une combinaison étrange dans mon cœur et mon cerveau. Toutes les devises que j'avais proférées contre l'Amérique quand nous faisons la queue à l'école, passaient devant mes yeux comme un film. » (Arzâghi, 2012, p. 30)

Arash est devant une certaine indécision. Chez lui, l'on peut parler du principe de l'ubiquité (être présent en même temps en deux lieux différents) qui est selon Sayad « le rêve de tous les déplacés, de tous les transplantés ». (Sayad, 1991, p. 107) Arash est en même temps ici et là-bas, présent et absent :

« [...], il (l'immigré) n'est ni ici ni là-bas, ni présent ni absent ; il est deux fois présent et deux fois absent : ici, il est présent physiquement, matériellement, de manière corporelle seulement, et absent moralement, mentalement, en esprit ; là, il est, dans les faits, physiquement, matériellement, corporellement absent, mais il est moralement, mentalement, imaginativement et spirituellement présent. C'est l'un des nombreux paradoxes de l'immigration : absent là où on est présent et présent là où on est absent. » (Sayad, 1991, p. 107)

On peut même parler chez Arash, d'une sorte de "bipolarité de la culture", « c'est-à-dire un profond "enracinement" à la terre natale grâce à "l'héritage spirituel", mais aussi un "déracinement" qui génère des "ouvertures aux rapports féconds des civilisations étrangères" » (Senghor, 1993, p. 295).

L'ambivalence dominante de *Sarzamin-e Noutch* côtoie également une structure narrative fragmentée ; il y a un passage du présent au passé ; le cours des événements s'interrompt pour laisser la place à des réminiscences. Tout petit événement suffit pour que le protagoniste se rappelle les souvenirs de l'Iran. La nostalgie prouvant son attachement à ses racines. Le va-et-vient entre le présent et le passé montre l'apparition des problèmes sociaux non seulement au niveau de contenu mais aussi au niveau structural ou narratif. Un autre procédé montrant l'apparition des problèmes sociaux au niveau structural est la polyphonie et l'opposition des discours nés de différentes visions du monde et souvent conflictuelles : « - Sanam, sois juste ! Je ne sais pas comment se passe chez les autres Iraniens, mais rien ne nous manquait. Nous étions heureux. - Heureux ? Tu penses que nous avons une vie heureuse ? - Pardon, quelle est ta définition du bonheur ? Dis le-moi, pour que moi aussi je comprenne. Qu'avons-nous fait tous ces derniers mois pour dire qu'on était heureux ? Avons-nous réjoui de notre temps ? Comme le disent les Américains we enjoyed very much ? ... Nous avons travaillé comme de simples ouvriers pour sept dollars par heure. » (Arzâghi, 2012, p. 126)

Cela montre que le texte polyphonique est la conjonction de valeurs incompatibles. A savoir, « [...] lorsque la vérité et le mensonge, la science et la superstition, la vertu et le vice sont associés, l'univers sémantique se dédouble et le discours vrai, le monologue devient impossible. » (Zima, 2000, p. 111) Ces immigrés entament une discussion, chacun voulant imposer son point de vue. Ainsi le lecteur se trouve devant de différents discours idéologiques. Au début du roman, on tient compte des énoncés individualistes chez les personnages principaux. Mais avec le passage du temps, des énoncés du mari n'ont plus de valeurs individualistes ; par

exemple dans une réflexion autocritique, il met en question sa présence aux États-Unis :

« Tous ces martyres-là ont péri pour que moi, ici, au Texas, j'aspire le pur oxygène selon le standard mondial ? »

Cet homme-là m'a insulté et il s'en est allé. Moi, je l'ai seulement regardé. Huit années de guerre, tant de massacres, ... pour qu'un RED NECK⁵ m'insulte et s'en aille. Peut-être qu'il a raison « Qu'est-ce que je fais là? » Quand on me demande : Where are you from ? Je baisse la tête en marmonnant : - PERSIAN. C'est honteux ! » (Arzâghi, 2012, p. 234)

Cette réflexion autocritique lui permet de s'éloigner d'un individualisme pour s'approcher à un patriotisme oublié. Cette réflexion est contre celle de sa femme. Désormais, deux sociolectes s'opposent entre mari et femme. D'après Zima :

« [...] les valeurs sociales n'existent guère indépendamment du langage et les unités lexicales, sémantiques et syntaxiques articulent des intérêts collectifs et peuvent devenir des enjeux de luttes sociales, économiques et politiques. » (Zima, 2000, p. 121)

Les discours de Sanam sont composés de mots qui permettent de reconnaître au niveau empirique, un sociolecte libéral (individualiste) :

« Ici, la vie est ainsi. Ce n'est pas possible de devenir Américain tout en gardant les coutumes iraniennes. La vie américaine, c'est l'intimité. Cela veut dire que les êtres ne sont pas collés les uns aux autres, qu'ils sont indépendants. C'est-à-dire chacun fait ce qu'il aime. » (Arzâghi, 2012, p. 282)

Le collectif a perdu sa valeur chez l'épouse, et elle insiste sur l'individualité. À l'issue d'un discours de l'homme, on comprend que l'indifférence envers le mari commence à s'imposer chez la femme :

« Sanam, tu sais bien ce que je veux dire. Tu as changé. Tu commences à ressembler à un robot ; comme la plupart des gens d'ici. Un être froid, pour qui je n'existe plus. C'est cela qui me dérange ; pas ton travail ni le fait de ne pas préparer le dîner. D'ailleurs, quand on était en Iran tu ne préparais pas non plus le dîner. » (Arzâghi, 2012, p. 285)

Son indifférence envers son mari provient d'un changement socio-culturel-linguistique aboutissant à une nouvelle situation et de nouvelles valeurs. La société à laquelle elle s'adapte, se caractérise par le repli sur soi-même.

En outre, sa seule préoccupation est d'atteindre un statut plus élevé en gagnant plus d'argent. Selon les analyses de Zima, on peut considérer l'argent en tant que valeur d'échange. L'argent, cette valeur d'échange, remplace tout pour Sanam. Comme le disait André Breton : « La souillure de l'argent a tout recouvert. Ce que désigne le mot patrie, ou le mot justice, ou le mot devoir nous est devenu étranger [...] » (Breton, 1935, 1972, p. 23).

Sanam se sert de vocabulaire (donc de sociolectes) individualiste. Au « je » d'elle, son mari garde toujours le « nous » de la partie familiale. Au fur et à mesure l'éloignement de leurs sociolectes suivis par d'autres éloignements cause leur divorce. Leur séparation est anticipée de différentes manières tout au long du récit, comme son cousin lui disait : « Je suis content que votre union est si solide! Mais, n'oublie pas, ici, les vies se défont vite. Il faut faire attention. » (Arzâghi, 2012, p. 92)

L'histoire de la vie conjugale de leur ami, Bahador, n'est qu'un miroir reflétant la vie de ce couple. Au niveau métonymique, elle pourrait être lue comme une *pars pro toto* du roman tout entier. On peut constater des analogies entre cette histoire et le texte du roman englobant : cet ami dans l'espoir de devenir un vrai Américain épouse une Américaine, avec qui son rêve se transforme en un cauchemar. Ce conflit conjugal se voit aussi chez Arash et Sanam parce que Sanam a été américanisée et ses comportements ne correspondent pas aux attentes de son mari iranien et en fin de compte pour la séparation, Arash exactement comme Bahador est obligé selon la loi des Etats-Unis, de partager tout ce qu'il avait gagné avec tant de souffrance.

Les analogies des deux histoires affirment qu'on est devant des frontières socioculturelles et non seulement géographiques.

Arash au cours de ses discussions avec sa femme se souvient d'une pièce de théâtre qu'il avait déjà vu avec elle, à Téhéran ; le titre de cette pièce de théâtre, *La frontière ne plaisante avec personne*, pourrait être considéré comme un avertissement sur ce que l'on ne badine pas avec d'autres cultures et modes de vie. Mais, Sanam et Arash n'ont pas pris au sérieux les frontières socioculturelles, ainsi les différences socioculturelles entre le pays d'accueil et le pays d'origine ont causé leur séparation. En effet, selon des sociologues de migration, quand on passe les frontières géographiques, on doit aussi traverser les frontières socioculturelles et ne pas se laisser perdre dans l'étrangeté. En général on y réfléchit quand c'est trop tard.

III. PROCESSUS IDENTITAIRE ET INTEGRATION

Migration et identité sont étroitement liées l'une à l'autre car la migration cause la mutation d'identité chez le migrant :

« C'est dire qu'établi en soi, l'étranger n'a pas de soi. Tout juste une assurance vide, sans valeur, qui axe ses possibilités d'être constamment autre, au gré des autres et des circonstances. Je fais ce qu'on veut, mais ce n'est pas « moi » - « moi » est ailleurs, « moi » n'appartient à personne, « moi » n'appartient pas à « moi », « moi » existe-t-il ? » (Kristeva, 1989, p. 19)

Dans le roman en question, l'identité est envisagée dans une perspective critique. Le lecteur est témoin de l'impact du déplacement sur l'identité des immigrés. En fait, « Le départ du pays d'origine provoque un traumatisme important avec une perte de repères habituels. » (Aouattah, 2008, p. 113) Dans son ouvrage *Stratégies identitaires*⁶ Carmel Camilleri précise trois sortes de stratégies dans la rencontre avec autrui : la stratégie de l'assimilation, la stratégie de la revalorisation de la singularité, et la stratégie intermédiaire.

Chacun des personnages est représentatif de l'un de ces trois types de stratégies. Emâd, le cousin d'Arash, citoyen américain depuis dix ans est celui adoptant une stratégie intermédiaire. En effet, il a parvenu à établir un certain équilibre entre ses convictions, sa culture d'origine et celles de son pays d'accueil. Mais le protagoniste du roman a beaucoup du mal à s'assimiler à cette nouvelle situation, *Le Petit Prince* devant ses yeux, il dénonce son impuissance à s'adapter à ses nouvelles conditions : « *Ô Prince, pourquoi je n'arrive pas à être apprivoisé ici ?* » (Arzâghi, 2012, p. 158) En réalité, il est cet individu ne pouvant mettre en harmonie sa société d'origine et celle d'accueil.

Il proteste sans cesse qu'ils sont seuls aux Etats-Unis : « Je l'ai dit plus de mille fois : je déteste cette vie robotique, cette solitude, cette étrangeté, tous ces dimanches –là, personne n'a sonnée chez nous. On s'est contenté de faire du shopping dans les grandes surfaces pour dire qu'on a une vie heureuse. » (Arzâghi, 2012, p. 253)

Dans ce roman on constate que le mari vient d'une famille nombreuse avec des relations amicales et affectives. Personne ne pouvait imaginer qu'il allait quitter son pays pour s'installer ailleurs, surtout aux Etats-Unis.

Ebahi en le voyant son cousin dit : « Ah, je ne croyais pas te voir ici ! » (Arzâghi, 2012, p. 33) Et quand une forte dépression commence à se montrer chez celui-ci, toujours c'est son cousin qui lui conseille de retourner en Iran.

Dans *Sarzamin-e Noutch*, on peut aussi parler de l'ambiguïté identitaire, si l'on aborde la question de la langue. La tendance des personnages à parler une langue étrangère explique le degré de leur ancrage dans un territoire à la fois géographique et affectif. *Sarzamin-e Noutch* est émaillé des mots anglais, utilisés dans des discours rapportés. En outre, on constate que parfois, les personnages n'arrivent même pas à parler correctement le persan. Par exemple, Sanam est linguistiquement coupée de sa communauté d'origine, elle ne dit même pas un mot en persan. Et, c'est grâce à son bon niveau d'anglais qu'elle a trouvé un emploi. En effet, celle-ci se sent heureuse et ne regrette rien : « Arash, écoute-moi : je ne tolère plus les Iraniens. Je suis venue ici, pour être loin d'eux. Et toi, si tu veux réussir dans ce pays, éloigne-toi de ceux qui parlent le persan. » (Arzâghi, 2012, p. 283) Contente de son choix, de sa migration, elle ajoute : « Ici, j'ai l'impression d'exister, d'être respectée. » (Arzâghi, 2012, p. 128) Sanam s'adapte bien avec toutes les possibilités que la société d'accueil lui offre. Elle fait ses comptes : « Dans deux ans, nous aurons notre carte de crédit ; de plus, pour acheter une maison, même l'année prochaine nous pouvons demander un crédit à la banque, chose impossible chez nous. » (Arzâghi, 2012, p. 284)

Contrairement à sa femme, parler l'anglais est un fardeau pour l'homme. Tout est pénible pour celui-ci :

« Je regarde l'heure. Il est 11 :18h. Encore à l'heure de Téhéran. Je mets la main dans ma poche pour que Sanam ne voie pas. Que c'est dur toutes ces leçons, les adaptations, les soumissions ! » (Arzâghi, 2012, p. 31)

Il résiste devant tout ce qui l'éloigne de son pays : « Je ne sais pas c'est l'horloge biologique de mon corps ou quoi d'autre dont les aiguilles tournent à l'heure de Téhéran » (Arzâghi, 2012, p. 82) Tout cela le pousse à faire une chute de dépression :

« Plusieurs indices montrent que le phénomène de migration ou de déménagement [...] est relié à une détérioration de la santé mentale. Bon nombre d'études révèlent que les migrants sont plus souvent hospitalisés pour raisons psychiatriques que les non-migrants, [...] » (Tousignant, 1992, p. 183)

Notre personnage-narrateur finit par être victime de crises de panique qui se multiplient : « La crise de panique est une sorte de forte stress intense avec l'insomnie et l'essoufflement. Pour moi c'est exactement l'expérience de la mort. » (Arzâghi, 2012, p. 263) Alors il consulte un médecin iranien, qui lui conseille de s'intégrer dans ce nouveau pays :

« Cela fait huit mois que tu es ici, mais tu répètes encore les mois selon le calendrier persan. Le mois d'Azar n'a aucun sens ici, nous

sommes au mois de décembre. Il faut savoir que le mois prochain c'est le nouvel an. Si tu attends Farvardin et Hadji Firouz, tu ne réussiras jamais. Désormais au lieu de sabzeh⁷, tu dois mettre un sapin de trois mètres devant ta maison et nouer l'amitié avec le Père Noël, monter dans son traîneau et te promener. Tu as compris ? » (Arzâghi, 2012, p. 236)

Sayad a formulé ce problème en tant que problème d'intégration. Même dans le rêve, Arash se voit perdu dans une ville où la quiétude lui manque :

« J'ai rêvé. Mais ce n'était pas un rêve, c'était plutôt un cauchemar. Essoufflé et assoiffé, j'étais perdu dans une ville inconnue. Il n'y avait personne. J'errais parmi les hauts bâtiments en ciment sans fenêtre. » (Arzâghi, 2012, p. 137)

Il se sent étranger à lui-même : « Mon regard dans le miroir s'affronte avec le regard d'Arash. Je ne le reconnais plus. Il est étranger. » (Arzâghi, 2012, p. 138) Au fait, démuné de son titre d'ingénieur, il doit accepter un travail dont il n'est pas digne. Il regrette tout ce qu'il a sacrifié :

« Tous les jours, je me gave de médicaments, j'ai perdu mon identité sociale, j'ai mis de côté mon diplôme d'ingénieur et je travaille ici comme les porteurs du marché qui portent des charges lourdes. Et le soir, quand je retourne à la maison, tu n'as rien préparé à manger, notre dîner est fast-food. Tu t'allonges sur le canapé et moi, je me mets devant mon ordinateur. Le matin le café STARBOX, à midi le sandwich SUBWAY, le soir hamburger de McDonald's. Notre travail comme notre repas est séparé, alors notre vie est séparée, tout est fini. Sanam, si je suis ici c'est pour toi, c'est pour notre vie, je ne suis pas ici pour que chacun poursuive son propre chemin. » (Arzâghi, 2012, p. 287)

Contrairement à son mari, la démarche de Sanam n'est qu'une assimilation à la nouvelle situation :

« Si tu veux entendre ça, oui, j'ai changé. Ici, si on ne change pas, on sera humilié, écrasé. Je ne suis pas venue pour retourner en Iran dans deux ans. Je suis venue ici pour y rester jusqu'à la fin de ma vie. » (Arzâghi, 2012, p. 290)

Voilà pourquoi certains comme le mari n'arrivent pas à s'adapter à la société d'accueil, tandis que sa femme s'y intègre sans problème et sa réussite professionnelle est un ajout pour elle. Elle a pris sa décision ; elle veut rester aux Etats-Unis pour toute sa vie.

En ce qui concerne leur vie conjugale qui commence à se briser, selon C. Camilleri⁸ si la stratégie d'assimilation est poussée à son extrême, elle

peut provoquer une rupture avec les liens familiaux et la communauté d'appartenance.

En effet, Arash et Sanam ont quitté leur pays sans savoir vraiment ce qui les attend aux Etats-Unis, uniquement séduits par les apparences de la vie des amis émigrés. Mais quand le masque tombe, l'hypocrisie apparaît.

IV. THÈME CENTRAL DANS LA FIGURATION ROMANESQUE DES IMMIGRÉS

Les immigrés avancent toujours masqués et sous un déguisement. C'est ainsi qu'un immigré algérien dans l'ouvrage de Sayad avoue cette réalité : « Tout ce que nous disons, c'est du mensonge ... Non, on ne nous a jamais expliqué la France comme elle est avant qu'on ne la connaisse. On les (les immigrés) voit revenir, ils sont bien habillés, ils ramènent des valises pleines, de l'argent dans les poches, on les voit dépenser cet argent sans regarder ; ils sont beaux, ils sont gras. [...] Voilà ce que l'on comprend quand on n'a pas vu de ses propres yeux... De tout le reste, personne n'en parle. » (Sayad, 1999, p. 30)

C'est pareil pour Sanam qui démasque l'hypocrisie de leurs amis : « [...] Vous dites que l'Iran est mieux, tandis qu'on ne recevait de vous que vos photos sur les plages de la Floride et la Californie. » (Arzâghi, 2012, p. 211) Cette hypocrisie ou ce masque séduisant lie directement notre contexte à l'utilisation du masque à l'occasion de l'événement du carnaval décrit par Bakhtine :

« Le motif du masque revêt plus d'importance encore. C'est le motif le plus complexe, le plus chargé de sens de la culture populaire. Le masque traduit la joie des alternances et des réincarnations, la joyeuse relativité, la joyeuse négation de l'identité et du sens unique. » (Bakhtine, 1965, 1970, p. 49)

Comme on l'a mentionné, l'un des caractéristiques de l'événement carnavalesque est le rire : « Le carnaval, c'est la seconde vie du peuple, basée sur le principe du rire ». (Bakhtine, 1965, 1970, p. 16)

Les immigrés de ce roman, pour fuir la réalité se donnent à la moquerie et la rigolade carnavalesque. Selon Bakhtine :

« Le rire carnavalesque est premièrement le bien de l'ensemble du peuple (ce caractère populaire, nous l'avons dit, est inhérent à la nature même du carnaval), tout le monde rit, c'est le rire "général" ; deuxièmement, il est universel, il atteint toute chose et toutes les gens (y compris ceux qui participent au Carnaval), le monde entier paraît comique, il est perçu et connu sous son aspect risible, dans sa joyeuse relativité : troisièmement enfin, ce rire est ambivalent : il est joyeux, débordant d'allégresse, mais en même temps il est railleur,

sarcastique, il nie et affirme à la fois, ensevelit et ressuscite à la fois. » (Bakhtine, 1965, 1970, p. 20)

Mais le protagoniste de ce roman ne veut pas se tromper : « Vous mentez tous. Moi, je tiens aux choses que j'ai laissées dans mon pays » (Arzâghi, 2012, p. 213) cela montre qu'Arash refuse l'hypocrisie et cherche à accepter la réalité : « ... ni les Etats-Unis est l'Eldorado que les Iraniens pensent, ni l'Iran est l'enfer pour que les Iraniens le fuient à tout prix. » (Arzâghi, 2012, p. 128)

Il retourne à la réalité, comme si la fête était terminée pour lui, les masques sont tombés, comme pour l'Algérien dans le livre de Sayad :

« Pour comprendre quelque chose à la France, il faut y être passé auparavant [...]. Celui qui n'a rien vu [de la France], celui-là écoute et reste convaincu que le bonheur est "futur", qu'il l'attend là-bas et qu'il n'a qu'à aller de l'avant... S'il faut arriver jusqu'ici en France pour savoir la vérité, c'est un peu tard... trop tard ». (Sayad, 1999, p. 32)

Au début du roman, les personnages passent leur temps dans une sorte de gaieté entre amis ; Ramundo Dinello⁹ considère cette période comme l'étape de l'euphorie des premiers temps chez les immigrés. Mais peu à peu en s'éloignant d'eux, ils entrent dans la quotidienneté, on a l'impression que la fête est terminée, et tout est retourné dans son ordre réel. En se référant à Bakhtine, on peut dire que le carnaval est terminé :

« Sous le régime féodal (...) la fête devenait en l'occurrence la forme que revêtait la seconde vie du peuple qui pénétrait temporairement dans le royaume utopique de l'universalité, de la liberté, de l'égalité et de l'abondance. » (Bakhtine, 1965, 1970, p. 17)

Alors « dans certains domaines les images que l'on se faisait du pays rêvé se renforcent, tandis que à d'autres niveaux, elles se froissent, en tous cas elles poussent au désarroi. » (Dinello, 1977, p. 17)

C'est pourquoi le cousin du protagoniste lui conseille de retourner là où son cœur l'appelle, son pays natal.

V. CONCLUSION

L'interprétation de *Sarzamin-e Noutch* en tant qu'un roman persan extrême-contemporain sur la migration a bien montré qu'à l'époque actuelle, les jeunes dans le monde entier, entre autres l'Iran, sont à la recherche d'une vie meilleure. C'est ainsi que le développement personnel et le matérialisme sont les motivations de leur départ. Alors, ils laissent tout derrière eux pour aller vers un *No man's land*.

Cette étude a manifesté que *Sarzamin-e Noutch*, loin d'être une évocation figée et restreinte dans le genre de la littérature réaliste, en faisant parler des personnages immigrés a rendu la problématique de l'immigration assez concrète.

En relevant la situation ambivalente des immigrés à travers la théorie de l'ambivalence carnavalesque de Bakhtine, l'étude présente a bien accentué l'importance de la question de l'adaptation dans le parcours de l'immigré. En effet, la plupart des immigrés déçus de leur rêve, se trouvent entre-deux. Le choc culturel et la nostalgie provoquent une crise émotionnelle chez eux. La comparaison des attitudes des immigrés a montré que la meilleure façon de fuir cette dualité est d'accéder à la langue et la culture de la nouvelle patrie. La langue, l'outil principal d'une bonne communication, constitue ainsi une composante identitaire, dans la littérature de migration.

Pour une touche finale, on peut dire que l'interprétation de *Sarzamin-e Noutch*, à l'aide des stratégies identitaires proposées par Camilleri, nous a montré que dans le processus d'intégration, l'immigré au lieu de privilégier l'une des cultures et de remettre l'autre en question, doit faire un effort pour établir l'équilibre entre sa propre culture et la culture de l'Autre.

De cette façon, l'évolution identitaire devient l'indice du dialogue entre les cultures qui devraient se compléter au lieu de s'opposer.

NOTES

- [1] Tous les passages cités de *Sarzamin-e Noutch* ont été traduits par les auteurs de cet article.
- [2] Cf. TARTAROVSKY Eugene and SCHWARTZ Shalom H., "Motivation for emigration, Values, Wellbeing, and Identification among young Russian Jews", *International journal of psychology*, 2001, 36(2), p. 88-99.
- [3] Psychologue formée en France, en Angleterre et au Canada, et co-gérante de la SARL Eos Psy.
- [4] https://agentsolo.com/membre/soniap/portfolio/fr_Essai_de_sociocritique.pdf
- [5] Redneck, littéralement « nuque rouge », est un terme populaire anglais désignant un stéréotype d'euro-Américains (tout particulièrement originaire du sud du pays ou des Appalaches) ou euro-Canadien ou euro-Australien, vivant en milieu campagnard. Le terme peut être une insulte (parfois à caractère discriminatoire)
- [6] Cf. Camilleri, Carmel et Ali, *Stratégies identitaires*, PUF, Paris, 1990.
- [7] Germes de blé, orge ou lentille poussant dans un plat (symbolisant la renaissance). Sabzeh est l'un des sept objets servant à faire les Haft Sin iraniens.
- [8] Cf. Camilleri, Carmel et Ali, *Stratégies identitaires*, PUF, Paris, 1990.
- [9] Cf. DINELLO Ramundo, *La formation en situation de transculturation*, Ed. Boeck, Bruxelles, 1977.

BIBLIOGRAPHIE

- [1] ALBERT Christiane, *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, Karthala, Paris, 2005.
- [2] AOUATTAH Ali, « Familles immigrantes maghrébines en Europe : considérations psychologiques », in *REMHU-Revista Interdisciplinar da Mobilidade Humana* (consultable sur : <http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=407042007007>), 2008, vol.16, N°30, pp. 113-127.
- [3] ARZAGHI Keyvân, *Sarzamin-e Noutch*, Ofoq, Téhéran, 2012.

- [4] BAKHTINE Mikhaïl, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Gallimard, Paris, (1965), 1970.
- [5] BRETON André, *Position politique du surréalisme*, Gallimard, Paris, (1935), 1972.
- [6] CAMILLERI Carmel et Ali, *Stratégies identitaires*, PUF, Paris, 1990.
- [7] COLLOMB Henri, AYATS Henri, « Les migrations au Sénégal : étude psychopathologique », in *Cahiers d'études africaines*, 1962, vol. 2, N°8, pp. 570-597.
- [8] DECLERCQ Elien, "« Écriture migrante », « Littérature immigrante », « Migration Littérature »" : Réflexions sur un concept aux contours imprécis », in *Revue de littérature comparée*, 2011, N°339, pp. 301- 310.
- [9] DINELLO Ramundo, *La formation en situation de transculturation*, Bruxelles, Ed. Boeck, 1977.
- [10] FOUCAULT Michel, « Des espaces autres », in *Revue Empan*, 2004, N°54, pp. 12-19.
- [11] JUSOT Florence et al., « Inégalités de santé liées à l'immigration en France. Effet des conditions de vie ou sélection à la migration ? », in *Revue économique*, 2009, Vol. 60, N°2, pp. 385-411.
- [12] KRISTEVA Julia, *Etranger à nous-mêmes*, Fayard, Paris, 1989.
- [13] PAYAN Ségolène, « Du déplacement au sentiment d'exil », in *Recherches en psychanalyse*, 2010, N° 9, pp. 171-182.
- [14] SAYAD Abdelmalek, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité* (1. L'illusion du provisoire), Edition établie par Alexis Spire, 1991.
- [15] SAYAD Abdelmalek, *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Seuil, Paris, 1999.
- [16] SENGHOR Léopold Sédar, *Liberté, 5, Le dialogue des cultures*, Seuil, Paris, 1993.
- [17] TOUSIGNANT Michel, *Les origines sociales et culturelles des troubles psychologiques*, Les Presses universitaires de France, Paris, 1992.
- [18] ZIMA Pierre. V, *Manuel de sociocritique*, L'Harmattan, Paris, 2000.

